

# I

**R**udd trouva les lettres un samedi de bon matin parmi les affaires mortes de son père mort : cinq cartons croulants dont régulièrement sa mère menaçait de se débarrasser. Il était descendu à la cave pour autre chose, mais quand sa main eut fini sa course le long du ciment tavelé de l'escalier, il avait oublié quoi. Soigneusement immobile, les yeux dardant ici ou là, il repéra, à côté de la chaudière, les cartons. Avant d'avoir compris ce qu'il faisait, il avait ouvert le premier.

La boîte était remplie de vêtements couchés dans le fin plastique du pressing – des habits qu'il ne se rappelait pas avoir vus à son père. Il sortit trois chemises blanches repassées et aplaties avec soin, un gilet, une cravate pliée en deux et couchée bien à plat dans la diagonale du carton. Deux pantalons à pli marqué, un chandail en laine, une ceinture noire roulée serré.

Dessous, il trouva une carte routière de 1954, les États de l'Ouest, de l'Idaho à la frontière du Mexique, fixée au fond par une bande adhésive jaunie qui s'effritait. On avait tracé un itinéraire en rouge, du sud de l'Utah à Mexico. Ôtant le scotch, il détacha la carte pour l'observer de plus près.

Il l'étudiait depuis un moment quand il remarqua les enveloppes qu'elle dissimulait. Il y en avait trois : deux, ouvertes au couteau, adressées à son père par « A. Korth », la dernière, de son père à une Miss Anne Korth, avec cachet de la poste et tampon *Retour à l'expéditeur*, intacte.

## B R I A N E V E N S O N

Il écarta les bords tranchés de l'une, retira la lettre, une seule feuille de papier. Elle était abîmée le long des pliures ; il l'ouvrit lentement, lissant chaque pli avec le pouce.

L'écriture était toute en boucles, difficile à déchiffrer, penchée un peu vers la droite et tombante, l'encre tellement passée qu'on lisait à peine.

*Cher Gyle, – le prénom de son père –*

*Pourquoi n'as-tu pas [suivait un mot qu'il ne put déchiffrer. Un point d'interrogation. Une ligne entière au creux du premier pli, totalement illisible] Lael se porte bien, il grandit [ou peut-être grossit] et réclame son père. Comptes-tu le reconnaître? Je [deux mots raturés, trois autres illisibles écrits par dessus] lui dire. [Deuxième pli, illisible là aussi] devoir envers ta chair, [illisible]*

*Tendres souvenirs,*

*Anne*

Il prit la seconde lettre d'Anne Korth, écarta l'enveloppe, vit qu'elle contenait seulement la photographie d'un enfant, quatre ou cinq ans, assis dans une posture forcée sur le tapis en chenille bleu d'un photographe, sur fond de ciel pommelé. Il leva l'image à la lumière, essaya d'y discerner son visage, échoua.

Il mit la photo de côté, prit la lettre retournée à l'expéditeur. Glissant un doigt sous le rabat, il déchira l'enveloppe tout du long. Dedans, une simple carte portant un bref message dactylographié, datée en haut à droite.

*Miss Korth,*

*C'est contraint et forcé que j'accuse réception de vos récents envois. Je suis certain de ne pas être le père de cet enfant. Il y a erreur sur la personne, et j'en sais assez long sur vous et votre nature véritable pour être entendu et cru par un tribunal.*

*Je ne donnerai plus suite à vos lettres. Abstenez-vous de toute future correspondance.*

\*

## I N V E R S I O N

Sa mère avait commencé à empiler la vaisselle de la paillasse dans l'évier. Les yeux fixés sur son dos, il regarda le tricot des omoplates comme elle fermait le robinet, se mettait à récurer.

« Maman, demanda-t-il, qui était Anne Korth ?

– Depuis quand es-tu là ? », répondit-elle en se retournant, tenant écartées ses mains qui dégouttaient. Elle les essuya sur un coin de tablier.

« Anne comment ?

– Korth.

– Je ne connais pas d'Anne Korth, à ce qu'il me semble. »

Il haussa les épaules.

« Qu'est-ce que tu as, demanda-t-elle. Qu'as-tu là ?

– Ça ? Rien. De vieilles lettres.

– De ton père ?

– Oui. »

Elle avança une main gercée. « Allons, dit-elle comme il hésitait. De toute façon elles ne t'appartiennent pas, à ce qu'il me semble.

– Je crois qu'il ne vaut mieux pas que tu les voies », dit-il.

Elle secoua la tête, bras tendu jusqu'à ce qu'il capitule. Il la regarda sortir la photo de son enveloppe, l'observer, la ranger. Elle déplia la lettre d'Anne Korth, la parcourut avec une perplexité muette, sans autre réaction qu'un pincement des lèvres.

« Eh bien, déclara-t-elle d'une voix égale après lecture de la carte. Voilà, exactement comme ton père l'a dit. Il y a erreur sur la personne.

– Mais...

– Il n'y a pas de mais, coupa-t-elle.

– C'est la vérité toute nue. » Elle rassembla les lettres, les mit de côté près de l'évier. « Nous savons la vérité. Il n'y a plus lieu d'aborder cette question. »

## II

**S**ur le coup il n'y songea plus. C'était l'éducation qu'il avait reçue. Il épaulait sa mère et lui obéissait, depuis toujours. Il était, comme elle le lui rappelait souvent, son unique enfant, et l'homme de la maison maintenant que son père les avait quittés. Sa mère comptait sur lui. Son père n'était plus qu'une paire de chaussures foncées, un visage imprécis, une absence guère plus ressentie. Peu importait ce qu'il avait fait, ce qu'il avait été. Rudd ne s'en portait ni mieux ni moins bien.

Il grandissait, ses lunettes s'épaississaient et bientôt elles pesèrent trop lourd sur son nez. Il réclama des lentilles de contact, sa mère répondit *non, mon chéri* et la main qu'elle se passa sur le front dit sans équivoque qu'il avait eu tort de demander. Tout le monde doit faire des sacrifices, rappela-t-elle.

Il était au collège et rentrait deux heures avant elle. Dans l'intervalle, il n'avait pas le droit de ramener d'ami, de toute façon il n'en avait pour ainsi dire pas. Il restait dans sa chambre, montait des maquettes et parfois, par curiosité, sniffait la colle. Cela lui donnait mal au crâne. Une fois, il en renversa un peu sur sa peau et la sentit brûler, cloquer rapidement tandis qu'il essayait d'abord l'eau, puis l'essence de térébenthine. Sa mère lui reprit sa clé. Après l'école il avait le choix, aller à la bibliothèque ou l'attendre sur le pas de la porte, mais si elle le trouvait à traîner comme un vaurien il n'avait pas fini d'en entendre parler.

Le dimanche ils allaient à l'église et sa mère s'asseyait derrière lui. À la fin du service, elle sortait et traversait le vestibule avec lui, feignant la tendresse et la complicité, mais il savait qu'elle s'assurait juste qu'il irait bien à l'école du dimanche et non dans les champs derrière l'église, comme certains garçons, pour fumer. En classe, sa chaise pliante brunâtre en équilibre sur deux pieds, il se balançait en fixant le nom de la congrégation peint au pochoir d'un orange imprécis sur le dossier du siège de devant, attendait qu'arrivent ses camarades et qu'arrive le professeur, hors d'haleine, en retard de dix minutes, chargée de reproductions et de tout un attirail documentaire collecté à la bibliothèque paroissiale et sans rapport visible avec la leçon. Elle rabâchait toujours la même : Bienheureux celui qui écoute le Seigneur et suit ses commandements. Ceci étayé par diverses anecdotes mettant en scène tel ou tel membre ou dirigeant de l'Église qui, ayant bien agi, s'en était trouvé bienheureux. Il y avait une histoire de petit pied-bot et de balle de baseball (avec quels transports elle évoquait le pied esquiné), une autre où il était question d'obéir à sa mère pour plus tard devenir prophète. Il avait appris à ne plus lever la main pour demander « Si les justes sont bienheureux, comment se fait-il que le prophète Joseph Smith soit mort fusillé ? » Il connaissait la réponse : « Il n'est pas mort fusillé, il est mort en martyr. » Quand Robert Talbot, qui lui avait prêté deux dollars un jour à l'école, mourut fauché par une voiture sur son vélo, il posa une question similaire, se vit répondre que « le pauvre enfant » serait « récompensé au ciel ». À ses yeux, de telles failles sapaient tout l'édifice. L'argent, il ne savait pas bien quoi en faire, à qui il revenait. Robert Talbot vivant, Rudd n'aurait sans doute jamais pris la peine de le rembourser. Pendant des semaines il se retourna dans son lit, oscillant entre la contrition et la conception de divers emplois vertueux aux deux dollars, lesquels lui assureraient à lui aussi une place au ciel. Puis il cessa d'y penser, emprunta à d'autres.

À l'école du dimanche, il passait le plus clair du temps à se balancer et à essayer de tenir en équilibre sur deux pieds, cabrant sa chaise et retombant à grand fracas. Cela déconcentrait et excitait les

## B R I A N E V E N S O N

autres, qui se demandaient si le professeur le tolérerait, stoïque jusqu'à la fin du cours, ou le tirerait par l'oreille jusqu'à la salle où sa mère faisait le catéchisme. Sa mère lui avait pincé l'avant-bras et l'avait traîné jusqu'à la voiture. *Ton père doit se retourner dans sa tombe*, lui avait-elle dit, portes verrouillées et vitres remontées, l'habitable une étuve, bien souvent, même si dans son souvenir il n'avait jamais vu sa mère transpirer, même en été. Ce fut l'unique fois où elle prit acte de la mort de son père, et quant à admettre son suicide, jamais. Rudd l'apprit des autres enfants, qui avaient surpris les murmures de leurs parents. Il y avait un couteau dans l'histoire, cela il le savait, mais guère plus. *Tu es ma croix*, lui disait sa mère, *une croix lourde à porter. C'est réciproque*, avait-il envie de répondre, mais il se retenait.

Il n'était pas le seul fauteur de trouble. Il y avait David Nimmer, Paul Boekweg, Kathleen Dunford. Tous trois avaient leurs moments et pouvaient être aussi vilains que lui, voire pires, mais ils gardaient toujours, quand ils faisaient les fous, leurs distances vis-à-vis de lui. Il essayait le gros des remontrances, trouvait ainsi, en quelque sorte, à se distinguer. Ils étaient tous en cinquième, à l'exception de Nan Losee qui avait sauté une classe à l'école et aurait donc dû être une classe au-dessus au catéchisme, sauf que, comme aimait à le répéter l'évêque, l'école ne commandait pas l'Église. *Aux yeux de l'Église nul n'est « surdoué »*. L'Église s'en tenait à l'ordre naturel – Dieu observait le nombre des années, pas les méninges ni le fayotage.

En douze mois ils vinrent à bout de six maîtres, dont sœur Thomas qui s'était mise à pleurer au début d'un cours sans plus pouvoir s'arrêter, alors que la première larme les avait rendus sages comme des images pieuses. À la fin, Nan l'avait conduite aux toilettes et laissée là. Il y avait eu frère Workman, le père de Pamela Workman, qui pour tirer sa révérence leur avait crié de *tenir leurs langues* et qui, voyant sa consigne appliquée à la lettre, avait déclaré d'une voix solennelle et chevrotante qu'il avait fait tout son possible mais qu'ils étaient résolus à aller en enfer. Aurait-il eu son mot à dire, avait-il ajouté en levant le bras à l'horizontale, qu'ils y séjourneraient dès maintenant. Vers la fin il y avait eu Dan Jarman, tout juste rentré de

mission, jeune, soigné, unanimement admiré des filles, qui avait un beau jour cessé de venir. Ils restèrent trois semaines sans professeur. Quand l'évêque s'en aperçut, il se chargea d'eux lui-même mais sans leur faire cours à proprement parler, se contentant de les surveiller tandis qu'ils se relayaient pour lire les Écritures à voix haute, un verset chacun, une rangée après l'autre.

Quand on lit à voix haute, découvrit-il, on ne peut pas se concentrer sur ce qu'on lit : les mâchoires sont trop occupées à se mouvoir et glisser autour des mots, à essayer de donner un sens aux phrases archaïques. Du contenu, on n'éprouvait rien, mais l'acte procurait une certaine satisfaction formelle. Quand il demanda à sa mère s'il pourrait désormais lire à sa place lors de leur séance quotidienne d'étude des Écritures, elle fut transportée de joie, interprétant sa requête comme le signe qu'il s'intéressait enfin à l'Église. Mais elle se trompait, du tout au tout.

Il commençait à entretenir une relation étrange avec les mots. Des expressions, de la Bible ou d'ailleurs, se prenaient dans son crâne et y tournaient en rond, gravant leur sillon dans son cerveau. La chose la plus insignifiante, quelques mots à peine, un morceau de phrase. Un temps ce fut « En vérité je vous le dis ». En mangeant son sandwich, en regardant la télé, continûment il pensait *En vérité, je vous le dis*.

Puis ce fut le lycée. En sciences naturelles, on le mit à une table avec Blair Manning et T. J. Hobbes. Blair avait de longs cheveux derrière lesquels elle se blottissait. Elle était toujours en jean et t-shirt, avec un ras de cou en argent. S'asseyait parfois sur ses mains. Elle avait deux peignes en écaille, un petit et un grand, qu'elle tripotait pendant que M. Fresk parlait. Rudd essayait d'arriver en avance pour prendre la place du milieu, où il était sûr d'être à côté de Blair. Ils commencèrent par disséquer des écrevisses et à la fin du semestre se partageaient un fœtus de porc.

Un jour au début du deuxième semestre, il l'appela après les cours et attendit au bout du fil que sa mère aille la chercher.

« Allo ? dit-elle enfin.

– Salut, dit-il. C'est Rudd. »

**B R I A N E V E N S O N**

Il y eut un long silence. « Rod qui ? » demanda-t-elle enfin.

Il ne se rappelait pas bien des détails, mais il trouva le moyen de mettre fin à la conversation et raccrocha sans qu'elle ait bien compris à qui elle parlait.

Ses mains semblaient trop grandes pour son corps. Il s'asseyait parfois dessus, mais pas comme Blair. Le plus souvent il rentrait les petits doigts et les pouces pour les faire paraître plus étroites, jusqu'au jour où, à l'église, David Nimmer l'appela « main de poisson », un sobriquet qui lui causa plus de perplexité que de peine. Nimmer lui faisait pitié, il était presque aussi gauche que lui, avec des lunettes encore plus épaisses et les pieds plats pour couronner le tout.

Sa mère avait beau lui dire qu'il devenait un beau jeune homme, Rudd portait son corps comme une défroque de plus en plus piteuse. Sa vie se fit furtive, il allait et venait de son casier à sa classe sans lever les yeux. Il ne voulait pas se faire remarquer, aurait pourtant voulu qu'on le remarque. C'était ou trop compliqué ou trop facile. C'était pire pour lui que pour n'importe qui d'autre, il en avait la certitude, en même temps il n'aurait pas su expliquer pourquoi et savait qu'on le prendrait pour un idiot si d'aventure il exprimait cette opinion. Il était pétrifié. Il serra les dents et résolut d'attendre que la vie passe.

Blair Manning passait dans le couloir, il arrivait dans la direction opposée et elle tripotait son ras de cou en le regardant. Trop tard. Obligé de continuer sur sa lancée. La croiser sans s'arrêter. Elle agita un doigt vers lui : « Hé, mais je te connais. » Il hocha la tête et sourit en essayant de ne pas découvrir ses dents. Elle s'illumina et dit « Le fœtus de porc, c'est ça ? », ses copines gloussèrent et puis il l'avait dépassée, euphorique et mortifié.

C'était tout le problème. Rien n'était sans mélange. Il se sentait, sans ironie, comme condamné à la conscience de cet état et privé du moyen de l'adoucir. Tout était humiliant mais désespérément nécessaire.

Il décida de se mettre au sport, sachant par avance que ce serait un désastre. Il s'y était pris avec une semaine de retard pour les

inscriptions au football, on lui donna un casque trop étroit et mal capitonné, il passa quelques entraînements sur la touche. Sa mère lui offrit des lunettes de protection enveloppantes dont la mode, il le constata le premier jour, était passée depuis des années. Au bout d'un certain temps, le coach l'autorisa à courir des sprints. Puis il regagnait le banc de touche. Quelqu'un, un élève de dernière année que le coach appelait Vil Coyote, avait pris l'habitude de se glisser derrière lui pour cogner de toutes ses forces sur son casque. Cela lui faisait siffler les oreilles, le mettait presque à terre, parfois, KO, une fois. Il revint à lui nez à nez avec l'assistant du coach, ce dernier continuant à diriger l'entraînement. L'assistant suggéra que peut-être Rudd n'était pas fait pour le football, lui conseilla de se donner jusqu'au lendemain pour y réfléchir à tête reposée. En rentrant chez lui il se promit de ne pas ménager ses efforts, il leur montrerait à tous de quoi il était capable. Deviendrait un pilier de l'équipe. Il leur ferait ravalier leurs paroles. En fait, il vira son uniforme, n'y retourna jamais.

En dressant la table du petit-déjeuner le lendemain, sa mère lui dit qu'elle ignorait qu'elle avait mis au monde un lâcheur. « Il veut ses œufs à la coque, le lâcheur ? » demanda-t-elle. « Ou il préfère peut-être une omelette ? » Et plus tard : « Ça alors, le lâcheur va boire tout son jus d'orange pour une fois ! » Il poussa son assiette jusqu'à ce qu'elle bascule de la table et se fracasse sur le sol. Sa mère le regarda, virant au blanc puis au rouge. Elle se détourna, s'agrippa au bord de l'évier. Il sortit.

Il erra plusieurs heures, prit les rues qui descendaient jusqu'au lit de la rivière, suivit le vieux chemin de terre qui longeait le ruisseau, regardant les patineurs d'eau glisser à la surface, du soleil à l'ombre. Il grimpa à un chêne, resta assis dans la fourche de deux branches jusqu'à ce que ses jambes s'ankyloisent, puis sauta à terre et boitilla jusque chez lui.

En deuxième année au lycée le professeur d'anglais, Mrs. Frohm, le félicita devant toute la classe pour son commentaire d'une demi-page d'un poème d'Emily Dickinson. Il fut heureux et gêné,

## B R I A N E V E N S O N

redoutant que les autres en profitent pour se moquer de lui, ce qu'ils firent. Le surlendemain elle mourait d'une overdose de somnifères. Il éprouva une vague culpabilité. Le proviseur, une ancienne gloire locale du football au visage sévère et flasque, décida d'avoir avec les élèves une petite conversation sur la mort. La mort n'était pas une bonne chose, leur déclara-t-il, surtout en cas de suicide. Après avoir fermé la porte, il sortit le Livre de Mormon, expliquant que si, en temps normal, il fallait éviter de mélanger école et religion, c'était un cas particulier. Apparemment, Mrs. Frohm irait en enfer. Rudd avait donc reçu pour son commentaire les félicitations d'une personne promise à l'enfer. La suivrait-il en enfer, ou seulement son commentaire ? Il ne savait pas quoi mettre pour la veillée, se décida pour une cravate rouge, une chemise blanche, son pantalon du dimanche. Il fit la queue pour voir le corps, mains dans les poches, curieux de ce qu'il ressentirait devant le cadavre. Elle avait le visage blême sous le fard. Il approcha la tête, assez pour distinguer les pores de sa peau. La paupière, constata-t-il, était très légèrement ouverte, deux ou trois fibres de coton prises entre les cils. Sans les gens derrière, il aurait touché sa peau. Rien que d'y penser la tête lui tournait.

Et puis, chercher les ennuis à l'école du dimanche n'en valut plus la peine. Il préférait rester sans bouger sur sa chaise, s'abstraire, bras croisés, ne prenant la parole que contraint et forcé. Les réponses étaient les mêmes que quand il avait six ans – chaque année on leur ressassait les mêmes choses, à quelques variations de surface près. Même les objections de certains, comprit-il, ils étaient programmés depuis des années à les soulever, des objections évidentes aux solutions toutes prêtes. Il pouvait les débiter sans problème :

**Le professeur :** Dieu entend-il nos prières ?

**Les élèves [en chœur] :** Oui, bien sûr.

**Le professeur :** Donc si je demande une corvette rouge je l'aurai, si je comprends bien ?

**Les élèves :** Ce n'est pas une prière qui mérite d'être entendue.

**Le contradicteur :** Et si on a besoin de la corvette rouge pour convertir quelqu'un ?

**Le professeur [avec une patience infinie] :** Dans ce cas le dessein est louable. Mais je ne vois pas bien en quoi une voiture pourrait permettre à quiconque de se rapprocher de Dieu.

**Le contradicteur :** Et si on prie pour demander quelque chose mais que Dieu sait que cette chose n'est pas bonne pour nous ?

**Le professeur :** Une corvette rouge par exemple ? [Rires.] Dans ce cas, si vous méritez sa grâce, Dieu vous accordera ce dont vous avez vraiment besoin.

**Le contradicteur :** Alors si on ne mérite pas sa grâce on se retrouve avec la voiture ?

**Le professeur :** Si on ne mérite pas sa grâce, on se retrouve sans rien. Vous n'avez qu'à demander à Dieu de vous accorder ce dont vous avez besoin pour accomplir sa volonté. Inutile d'entrer dans les détails.

Parfait, pensait Rudd, rien à envier aux diseuses de bonne aventure – même technique.

Un dimanche, le professeur leur fit passer une feuille ronéotypée, où bavait un arbre généalogique à l'encre bleue.

« Aujourd'hui, déclara-t-il, nous allons nous intéresser à l'histoire familiale. »

La consigne était d'écrire le nom de ses parents dans les deux premières cases. Si on connaissait leurs dates de naissance ou – suggéra-t-il en regardant Rudd – de décès, il fallait porter ces informations dans les demi-cases en dessous, légendées « n » et « d ». Les cases suivantes étaient réservées aux noms de l'élève et de ses frères et sœurs.

Rudd observa la feuille. Il écrivit le nom de son père dans la première case. *Gyle Theurer*. Celui de sa mère dans la seconde.

Il passa à la colonne suivante, écrivit le sien dans la première case. *Rudd Theurer*. Elle était suivie de cinq autres, toutes vierges. Il observa la feuille. Elle paraissait déséquilibrée, son nom pressé tout en haut par les cases vides.

Il commença à le récrire dans la deuxième case, s'interrompit. Biffant le « R » et le « u », il écrivit à la place *Lael Korth*. À côté du

## B R I A N E V E N S O N

« n » il inscrivit un « ? » puis, entre parenthèses, « bâtard ». Partant du nom de son père, il traça une nouvelle ligne et, au bout, Anne Korth. Quatre ou cinq ans s'étaient écoulés depuis qu'il avait lu les lettres. Il était surpris de se souvenir des noms.

Il contempla l'arbre, s'efforçant d'en comprendre le sens. Puis le professeur apparut derrière lui, contemplant sa feuille.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? » demanda-t-il.

Rudd, avec un sourire hésitant, retourna la feuille.

« Tu as un frère ? Vraiment ? »

– Un demi-frère.

– Ta mère n'en a jamais parlé. »

Rudd haussa les épaules. « C'est un peu compliqué. »

Plus tard, il profita de ce que le professeur ne regardait pas pour plier la feuille en deux, puis en quatre, et la glisser dans sa poche.

Ce soir-là au souper, sa mère mit l'incident sur le tapis. Il nia en bloc.

« Kay m'a tout raconté, insista-t-elle. Il a dit que tu avais été jusqu'à écrire le mot *bâtard*. Quel démon écrit le mot *bâtard* dans une église ? Ne me mens pas. »

Il la regarda sans rien dire puis sa fourchette.

« Tu n'as pas de demi-frère, reprit-elle. Je n'ai jamais connu d'autre homme que ton père. »

– Je ne dis pas que...

– Pour le dire vulgairement, je n'ai jamais eu de rapports avec personne d'autre que ton père.

– Mais...

– M'accuserais-tu d'être une putain ? »

Il se tut. Baissa les yeux sur sa main, vit qu'il serrait la fourchette, les doigts blanchis. Il lâcha prise, regarda le couvert atterrir bruyamment dans l'assiette.

« Un peu de respect pour la vaisselle. »

– C'est papa qui...

– Dans cette maison il y a des règles...

– Bon dieu ! cria-t-il. J'ai lu les lettres. Je sais.

## I N V E R S I O N

– Quelles lettres ? dit-elle. Je ne vois pas de lettres. » Elle grogna.  
« Et laisse le “bon dieu” tranquille. Le seul bâtard ici c’est toi, et ce n’est pas de naissance. C’est toi qui t’es mis dans cet état.

– Je sais...

– Il y a des règles dans cette maison, dit-elle. Le respect de la vaisselle en fait partie. Tu le sais. Les autres règles, tu les connais aussi bien. Je n’ai pas besoin de les énoncer. Si elles ne te conviennent pas, la porte est grande ouverte. »

Il tremblait mais ne bougea pas. Plus tard, une fois sa mère couchée avec la migraine, il prit l’annuaire. Il consulta la liste des abonnés de Provo, passa à Mapleton, Orem, Spanish Fork. À Springville il finit par tomber sur A. Korth.

Il composa le numéro, écouta sonner.

On décrocha, à l’autre bout une voix de femme.

« Je suis bien chez Mrs. Korth ? Ann Korth ? »

Une longue plage de grésillements.

« Allô, fit-il. S’il vous plaît. Pouvez-vous m’aider ?

– Vous avez fait un faux numéro », dit la voix avant de raccrocher.